

LA CONSTRUCTION DISCURSIVE  
DES OBJETS DE SAVOIR  
DANS L'ÉCRITURE DE LA SCIENCE

---

Lorenza MONDADA

**E**n sociologie des sciences, l'approche constructiviste a souligné depuis une vingtaine d'années l'importance constitutive des modes d'inscription du savoir scientifique : ce savoir ne préexiste pas et n'est donc pas simplement « découvert », mais est élaboré au travers de multiples dispositifs, dont les techniques d'inscription, soient-elles visuelles, numériques, verbales. Le point de départ de notre interrogation consiste donc à prendre au sérieux la dimension constitutive des opérations d'inscription dans la construction de la facticité des objets de savoir. Il s'agit dès lors de se demander comment observer et décrire dans le détail ces processus, leur efficacité propre, les effets de réalité qu'ils sont susceptibles d'imposer.

### **Des objets de savoir construits dans et par le discours**

En tant que linguiste, nous nous sommes plus particulièrement intéressés aux productions discursives imbriquées dans les activités scientifiques, que ce soit dans le laboratoire ou sur le terrain des sciences humaines. Ces matériaux permettent de saisir les processus de la « science

en train de se dire ». Une façon d'en développer l'analyse consiste à traiter les objets de savoir comme étant des objets de discours, c'est-à-dire des objets qui sont construits, proposés, négociés, modifiés, refusés ou ratifiés dans et par des processus discursifs. Les objets de discours, comme le terme l'indique, ont un mode d'existence discursif : c'est dans et par le discours qu'ils émergent contextuellement et se transforment dynamiquement. Ces objets sont constitutivement instables, naissant de la discussion et étant pris dans les controverses, mais peuvent être stabilisés à travers des procédures spécifiques qui construisent la facticité des « découvertes » scientifiques. Ils sollicitent donc une analyse qui porte à la fois sur l'instabilité contextuelle des objets et sur leurs modes de stabilisation (1).

Cette approche et ces terrains pour l'analyse dessinent un lieu potentiellement riche pour une rencontre interdisciplinaire entre sociologie des sciences et linguistique. Cette dernière discipline s'est intéressée aux textes scientifiques comme lieu où le discours acquiert un pouvoir particulier, dont il s'agit de démonter le fonctionnement (2), comme un discours pris dans un ensemble de contraintes génériques et situationnelles particulières et inséparable d'elles (3). La discursivité scientifique n'est pas uniquement un terrain où mettre à l'épreuve les modèles d'analyse linguistique, concevables comme des outils utiles à d'autres disciplines ; elle est davantage un lieu où poser des questions fondamentales pour différentes disciplines, concernant la logique et le pouvoir des représentations, les effets et l'efficacité qu'elles ont dans la pensée des relations entre les acteurs, le savoir, le monde.

Nous allons développer quelques suggestions de recherche, en montrant d'abord comment la question de la discursivité de la science de laboratoire est une question centrale pour la sociologie des sciences, en interrogeant ensuite la possibilité d'une approche similaire des sciences sociales. Des

(1) MONDADA, 1994.

(2) HALLIDAY et MARTIN, 1993.

(3) BEACCO, 1992.

analyses seront présentées dans ce sens, développées à partir de quelques dimensions linguistiques fondamentales que chaque discours peut actualiser selon des conventions et des formes spécifiques, et que nous situerons par rapport à des types de projet de connaissance.

### **La question de la discursivité en sociologie des sciences**

L'émergence d'une sociologie des sciences constructiviste est allée de pair avec une approche ethnographique de l'espace du laboratoire, focalisant son attention sur les activités pratiques des chercheurs ainsi que sur les objets qu'ils manipulent quotidiennement. Ceci a permis d'observer une cognition « incarnée », pratique, ajustée à son contexte, profondément imbriquée dans des activités sociales et organisationnelles – contrastant avec une vision idéaliste et mythique de la science comme reposant uniquement sur des raisonnements abstraits ou des hypothèses formalisées et explicites. De même, ceci a permis de dépasser une distribution complémentaire du travail découpant les domaines d'étude selon le clivage entre ce qui est « interne » à la science et ce qui y est « externe », entre institutions socioprofessionnelles de la recherche et produits cognitifs de cette recherche, entre discours et objets scientifiques. Au contraire, cette approche ethnographique a permis de reconnaître l'indissociabilité des contextes et des contenus de la science, des activités sociales et des activités cognitives, des faits et des formulations des faits.

Le laboratoire fourmille d'objets textuels : sorties d'imprimante, graphes, comptes rendus d'expériences, notes, formulaires, listes, manuels techniques, demandes de financement, lettres, brouillons, articles de l'équipe ou appartenant à la littérature – sans compter les discours oraux tels que les conversations entre chercheurs, les débats informels, les discussions durant les réunions de travail, etc. Ces matériaux sont, d'une part, un des premiers terrains

de l'ethnologue, se prêtant le mieux au recueil et à l'enregistrement ; ils constituent, d'autre part, le lieu où émergent littéralement les faits scientifiques, élaborés dans et par la matérialité du discours. Une analyse du discours s'impose donc, dont il s'agit de situer les enjeux.

### *Le texte comme lieu de traduction de l'hétérogène*

Les études ethnographiques du laboratoire ont montré comment le chercheur est engagé dans des activités diverses manipulant des objets eux aussi très divers, tels que des rats, des microscopes, des graphiques... Or, le texte est le lieu par excellence de la gestion de ces hétérogénéités. En effet, il permet de traduire la diversité des objets pour les faire coexister dans le même espace : ce faisant, il impose une structure à ces objets, il construit une intelligibilité du monde en les reliant à certains et non à d'autres, il rend visible et évidente une relation entre des objets et des chercheurs ou des institutions.

Ceci signifie que l'organisation textuelle est en mesure d'ordonner ce qui dans le laboratoire pourrait sembler complexe et chaotique : elle confère aux faits une description, elle construit des relations avec d'autres faits (4). En outre, l'organisation textuelle ordonne un réseau d'acteurs par rapport aux faits ainsi relatés – elle impose par exemple un certain nombre de références bibliographiques comme constituant l'état de la recherche, elle exhibe les auteurs de l'article comme des figures importantes du champ considéré, elle lie les faits aux institutions et aux fonds qui en ont permis la découverte, elle prévoit et incorpore des figures de destinataires. De cette façon, la mise en texte homogénéise les éléments hétérogènes qui interviennent dans la recherche, les structure, les relie de façon intelligible, les distribue stratégiquement. Le texte donne une structure aux faits scientifiques et impose un ordre à l'histoire et à l'institution de la science (5).

(4) LAW, 1986.

(5) CALLON, LAW, RIP, 1986.

Le texte est ainsi un centre de traduction d'éléments hétérogènes qu'il organise en des réseaux de relations. Il est la forme sous laquelle la découverte circulera, sera retenue, citée, discutée, sanctionnée. Sa puissance dépend de la solidité des réseaux construits par lui comme par d'autres (6), qui en font un mobile immuable, c'est-à-dire qui en permettent la circulation tout en le préservant de toute altération (7) – elle dépend aussi des modalités formelles par lesquelles le texte réussit à rendre évidents et convaincants ses objets de discours. Ces modalités ont été partiellement décrites par une approche sémiotique (8) ; les ressources linguistiques et discursives disponibles et leur efficace propre restent à approfondir.

#### ***Une critique de la représentation***

Approcher le texte comme un lieu où les objets de savoir prennent une forme discursive qui, en cas de succès, sera reconnue et reprise comme telle signifie lui reconnaître un pouvoir performatif de structuration du monde et de la société. Cette conception se situe aux antipodes d'une conception représentationnaliste du texte selon laquelle il ne ferait que refléter un état de choses existant indépendamment de lui. Il en résulte une critique radicale de la notion de « représentation » : on ne s'intéresse pas aux énoncés scientifiques comme à de simples descriptions référentielles, mais comme le résultat d'un processus réflexif de fabrication (9). La question qui se pose n'est plus comment les faits de la nature sont préservés et transposés dans des affirmations, mais comment les objets scientifiques sont produits en laboratoire. Dès lors, le discours accompagne indissociablement les pratiques scientifiques en intervenant dans la définition et la redéfinition des objets, la constitution et l'interprétation des résultats.

Le rejet de la conception représentationnelle permet de poser le problème de la facticité des énoncés scientifiques non pas dans un rapport de correspondance entre les faits et les énoncés, mais relativement aux modalités de construction linguistique de ces énoncés, qui tout en étant contextuellement dépendants, peuvent assurer les traces de leur décontextualisation. Ce double mouvement est inscrit dans le terme « fait » lui-même : d'une part, il dérive du verbe « facere » renvoyant à une activité et à une construction, d'autre part, il est considéré comme relevant d'une réalité extérieure (*out-there-ness*). Le fait se construit progressivement, dans le passage d'un énoncé à la disjonction entre l'énoncé et ce qu'il énonce, à l'autonomisation de ce qui y est énoncé, qui devient ainsi un objet. Alors, en vertu d'un renversement, l'objet devient la raison pour laquelle a été formulé l'énoncé. Une fois cette inversion réalisée, les scientifiques et leur public s'émerveilleront de la correspondance entre énoncé scientifique et objet (10).

On peut dès lors analyser les médiations symboliques selon leur efficacité dans l'imposition d'un effet de réalité dans la stabilisation d'un objet de discours de sorte qu'il soit désormais considéré comme un fait indépendant de sa formulation. Le texte, d'une part, les inscriptions visuelles de l'autre (11), et surtout leur syncrétisme dans les articles scientifiques où l'écrit côtoie chiffres, listes, diagrammes, photos et cartes rendent disponibles les faits de façon lisible en extrayant des traits essentiels, constants, universels, en instaurant un phénomène comme mesurable, en intégrant l'ordre matériel et l'ordre mathématique au sein des conventions de représentation du schéma graphique ou de la description – produisant ainsi une intelligibilité qui n'est plus lue comme résultant de méthodes de mise en forme mais comme exhibant une propriété du fait lui-même.

(6) LATOUR, 1983.

(7) LATOUR, 1985.

(8) LATOUR et BASTIDE, 1983 ; LATOUR et FABBRI, 1977.

(9) KNORR-CETINA, 1983, 119.

(10) LATOUR et WOOLGAR, 1988, 183.

(11) LYNCH et WOOLGAR, 1988.

### *Pratiques et descriptions*

Lu de façon non représentationnaliste, l'article scientifique est aux antipodes d'un compte rendu des activités qui ont porté à l'identification, voire à la découverte, d'un certain fait : en sortant du laboratoire, l'article se présente comme un rapport de ce qui s'y est passé, tout en effaçant précisément les traces de ce qui s'y est effectivement passé. Ainsi la rédaction d'un article peut opérer par une inversion entre le processus au sein du laboratoire – où la découverte d'une substance a déterminé la définition d'une ligne de recherche – et le processus narrativisé dans l'article – où le mandat de recherche est présenté comme une question préalable à l'origine du projet. L'introduction de l'article fonctionne comme une texture qui remplace les circonstances de l'action pratique : elle décontextualise les processus scientifiques tout en proposant au lecteur une recontextualisation servant les ressources visées et la délimitation du domaine concerné (12).

De même, la structure de l'article scientifique, hautement standardisée, organisée en rubriques telles que « matériaux », « méthodes », « résultats », « discussions », opère une distribution sans liens avec ce que pourrait être un rapport d'activité du laboratoire. En effet, dans le cours du travail, ces distinctions n'ont pas de pertinence. Les activités du laboratoire sont caractérisées par des sélections, des décisions, des interprétations, des négociations tout au long de la procédure. En revanche, la division des sections méthodes et résultats dans l'article dénie pratiquement le rapport existant entre les deux, préférant relier les résultats non pas à leur processus de production, mais à d'autres résultats, en tenant compte de relations d'analogie ou de différence, donc de concurrence ou d'alliance potentielle avec d'autres chercheurs ou instituts.

Si cette disjonction entre pratiques et écriture est une constante qui traverse de

nombreux champs scientifiques, il y a des discours où elle se double d'un véritable conflit de rationalité. Ainsi les descriptions et les dispositifs expérimentaux des recherches sur les chimpanzés ou les dauphins sont régis par un réductionnisme physicaliste et behavioriste, alors que les activités de recherche sont basées sur une logique complètement différente, où le rapport d'intersubjectivité et de communication entre l'animal et le chercheur est fondamental : « *Les chercheurs se trouvent alors contraints de décrire leurs collaborateurs chimpanzés ou dauphins comme dépourvus de conscience, et à concevoir des expériences qui sont descriptibles sans se référer aux animaux comme à des sujets – alors qu'ils vivent avec ces mêmes animaux comme avec des compagnons, et comptent paradoxalement sur la relation de sujet à sujet qu'ils entretiennent avec eux pour mener à bien les expériences rapportées dans des termes "opérationnalistes behavioristes".* » (13) Alors que les conditions de possibilité de la recherche relèvent de la phénoménologie d'un monde vécu subjectivement, cette recherche est décrite en des termes qui sont paradigmatiquement dans l'impossibilité de formuler une relation intersubjective. Cette disjonction radicale est rapprochée d'une manière critique par Wieder des circonstances dans lesquelles la sociologie construit ses données, par exemple dans le passage de l'entretien à son codage et à son utilisation décontextualisée.

Dès lors, ce n'est pas tellement le constat de cette disjonction qui nous intéresse que la description des procédures par lesquelles les locuteurs conçoivent eux-mêmes la description des activités scientifiques. Ainsi Woolgar (14) analyse les « méthodes documentaires », inspirées de Garfinkel (15), par lesquelles les membres offrent un compte rendu de la réalité qui soit ordonné, intelligible et mutuellement compréhensible. La factualité d'un énoncé ne lui est pas conférée par des faits exté-

(12) KNORR-CETINA, 1981, 110.

(13) WIEDER, 1980, 77.

(14) WOOLGAR, 1988.

(15) GARFINKEL, 1967.

rieurs mais par la méthode utilisée par le locuteur pour le produire ; elle est issue d'un accomplissement pratique et social qui produit la factualité comme étant à la fois extérieure à sa description et indépendante du locuteur, donc comme pouvant être assumée par une pluralité de locuteurs, qu'elle contribue ainsi à organiser par des relations d'équivalence.

Dès que l'on reconnaît la dimension méthodique des descriptions que les scientifiques donnent de leur travail, il devient impossible d'utiliser leurs discours en tant que ressource pour expliquer leurs pratiques et leurs découvertes. Les explications des scientifiques sur la façon dont se sont déroulées les découvertes ne sont pas utilisables pour produire une version unique, définitive et informée de l'histoire des découvertes, mais pour développer une analyse qui reconnaît la multiplicité irréductible des versions ainsi que des stratégies interprétatives et des modèles descriptifs et narratifs mobilisés pour construire un récit de découverte. La question n'est donc plus « comment procède véritablement la science ? » mais bien « comment les scientifiques produisent leur description de comment procède la science ? » – cette dernière étant préalable aux autres questions que peut poser le sociologue des sciences. C'est dans ce sens que Gilbert et Mulkay, dans plusieurs articles-manifestes, ont défendu une analyse du discours en sociologie des sciences (16).

Ainsi, en analysant les récits de biochimistes, Gilbert et Mulkay (17) constatent que la variabilité des raisons que les scientifiques donnent aux mêmes faits dépend des contextes d'énonciation. Deux modalités de compte rendu, l'un empiriste et l'autre contingent, permettent aux scientifiques de présenter une version ordonnée et cohérente de leurs expériences. Le premier explique les choix du scientifique par rapport à des théories, des raisonnements, des résultats expérimentaux dont la production est aproblématique ; le second explique les

mêmes choix par rapport à des problèmes pratiques rencontrés dans la production quotidienne de la science et par rapport à des solutions relevant de l'intuition ou du hasard. Les locuteurs préfèrent l'un ou l'autre registre selon le contexte, le premier étant privilégié dans des échanges formels et des publications, le second dans des conversations informelles – les deux pouvant toutefois aussi coexister au sein du même discours. Alors que les questions traditionnellement posées par le sociologue tendent à éliminer ce qu'une vision unitaire considère comme des inconsistances, Potter et Mulkay (18) proposent d'utiliser l'interview comme une technique pour stimuler la diversité des versions, dans le but d'identifier le répertoire argumentatif et stratégique de leur interlocuteur.

#### ***Le caractère localement situé des activités de la science***

Le discours des acteurs nous renseigne donc sur les méthodes documentaires et interprétatives qu'ils mettent en œuvre et non pas sur ce qui se passe dans le laboratoire. Pour saisir ce qui fait la spécificité des activités de la recherche, il ne reste qu'à observer ces activités elles-mêmes, telles qu'elles se déroulent *in situ*, de façon contingente et contextuelle, en élaborant, au fur et à mesure de leur accomplissement, leur caractère ordonné et organisé.

Ce point de vue, qui reconnaît que l'indexicalité déterminant le caractère occasionnel et local des activités scientifiques est constitutive, a été notamment traité par les études ethnométhodologiques du travail scientifique. Celles-ci ne visent pas à parler des ou sur ces pratiques mais à déceler ce qui fait leur *quiddité* (19), c'est-à-dire ce qui les constitue dans leur unicité. Cet aspect est normalement manqué par les enquêtes sociologiques : ainsi par exemple, Becker, tout en décrivant en détail la vie de musiciens de jazz, ne dit rien de la façon dont ils s'y prennent pour jouer

(16) MULKAY et GILBERT, 1982.

(17) GILBERT et MULKAY, 1984.

(18) POTTER et MULKAY, 1982.

(19) LYNCH, 1993, 271.

ensemble, qui est un phénomène d'organisation sociale à part entière. Lynch (20) propose d'accomplir ce programme en explorant les jeux de langage propres à la science, en observant la façon dont des thèmes épistémiques (*epistemics*) tels que l'observation, la mesure, l'explication, la preuve sont invoqués et pratiqués selon des règles, une compétence, des méthodes particulières. Le but est de montrer comment l'utilisation des termes vernaculaires « observation » ou « preuve » peuvent être adéquats à une pratique, comment les activités scientifiques construisent leur histoire et spécifient ce qui compte comme étant une observation, une bonne mesure, des données reproductibles, etc. (21).

Le travail de laboratoire, qui consiste en l'accomplissement social de l'ordre naturel scientifique (22), requiert une compétence incarnée (*embodied expertise*) qui ne peut être explicitée littéralement (ce sont des pratiques non formulées) car elle intervient dans des situations toujours différentes ; cette compétence est donc très lointaine des descriptions qui sont données de ces pratiques dans les manuels d'usage d'appareils, dans les instructions méthodologiques ou dans les rapports écrits. Les formats écrits privilégient une descriptibilité (*accountability*) générique, qui non seulement exclut les procédures non canoniques constitutives du travail des scientifiques – disponibles uniquement par une observation du travail tel qu'il est achevé localement – mais considère en outre ce travail comme étant non problématique. Or, la production incarnée d'un objet est irréductible à une description de ce travail : alors que l'objet renvoie à la pratique incarnée de sa découverte, la description renvoie à la façon dont cette découverte a été présentée (23).

Parmi les pratiques de laboratoire, le « parler boutique » (*shop talk*), analysé par

Lynch (24), est un bon exemple du lien inextricable entre conversation, pratiques et contexte scientifique, et devient ainsi un lieu d'observabilité des activités de la science. On y voit à l'œuvre la construction interactive des objets de savoir, notamment à travers les transformations qu'ils subissent au fil du discours, non pas au fil d'une argumentation s'appuyant sur des preuves et des raisonnements spécifiques liés à des enjeux monumentaux et globaux, mais au fil de désaccords informels sur des détails techniques, sur l'achèvement desquels repose le cours du projet. Dans les modifications des descriptions des objets se manifeste ainsi l'organisation pratique, contingente, interactionnelle du parler boutique. Ces modifications ne sont pas à concevoir en termes de distorsion d'une correspondance référentielle, mais en termes d'ajustements qui établissent des objectivités, à toutes fins pratiques, dans un contexte local, à travers leur proposition, discussion, vérification conversationnelle (25). Ces opérations n'élaborent pas seulement *in situ* les caractéristiques de l'objet, mais on peut dire qu'elles constituent une procédure de découverte de leur compte rendu au cours de la conversation. D'où leur intérêt pour l'observation de l'émergence contextuelle du savoir scientifique.

Un cas d'école de cette émergence est l'analyse par Garfinkel, Lynch et Livingston (26) de l'enregistrement d'une conversation entre des astronomes américains pendant qu'ils découvrent un pulsar. Ce terrain unique permet de définir à la fois l'historicité locale et la quiddité du travail de découverte. La découverte est caractérisée comme une production endogène en temps réel et comme étant disponible dans l'apparence du travail des astronomes, par sa production, sa reconnaissance et sa compréhension interactionnelle, au sein de

(20) LYNCH, 1993, 280.

(21) LYNCH, 1993, 283.

(22) LYNCH, 1985, 1.

(23) LYNCH, LIVINGSTON, GARFINKEL, 1983.

(24) LYNCH, 1985, ch. 7 – voir aussi AMMAN et KNORR-CETINA, 1988 ; WOOLGAR, 1988

(25) LYNCH, 1985, 203.

(26) GARFINKEL, LYNCH et LIVINGSTON, 1981.

sa description produite elle aussi en temps réel. Cette pratique est centrée sur un objet qui se construit de façon contingente : « *D'une certaine façon, il avait "évolué" d'un CA évidemment vague, qui était un objet dépourvu de sens et de référence démontrables, à un "objet relativement fini". D'une certaine façon, un CA évidemment vague devint un autre objet, "l'œuvre relativement achevée du pulsar découvert optiquement".* » (27) La métaphore du potier, qui façonne progressivement un objet culturel (et non un objet naturel) est utile pour caractériser cette émergence. Elle est observée par les ethnométhodologues comme « *performativement objective* » au cours d'une pratique qui est ordonnée dans son élaboration même ainsi que dans les tentatives, les réparations, les modifications occasionnelles et localement motivées – se déroulant pas à pas et non pas en rapport avec un projet *a priori*. Mais le travail de découverte est constitué aussi par sa propre descriptibilité, qui fait que son récit relève de la compétence technique des astronomes, c'est-à-dire qu'il accomplit, à partir de l'historicité d'une nuit de travail incarné, l'extraction d'un objet culturel, le « *pulsar galiléen* », c'est-à-dire le pulsar caractérisé comme un objet indépendant du contexte particulier de sa découverte et publiquement vérifiable. En d'autres termes, les scientifiques constituent par leurs pratiques incarnées un objet culturel, grâce auquel la nuit de travail est rendue descriptible et intelligible comme une découverte : en retour, l'objet rend disponible discursivement l'efficacité des pratiques et de la compétence des astronomes pour localiser, identifier, recueillir, démontrer des détails techniques scientifiquement pertinents.

#### ***Science dite et science en train de se dire***

Au terme de cette première partie, l'objet discursif qui peuple le laboratoire s'est considérablement diversifié : il comprend

bien sûr la diversité des matériaux discursifs qui peuplent le laboratoire, mais aussi les stratégies, les méthodes, les procédures par lesquelles ils sont produits et dont ils portent les traces. Ce sont ces dernières qui permettent de décrire les processus caractérisant l'instabilité des objets de discours scientifiques et leur stabilisation successive. Ce mouvement permet la constitution d'un effet de représentation qui s'achève dans la dissolution des formes de la représentation dans ce qui est représenté, dans une réification de ces formes à donner un effet d'évidence, de facticité et de réalité qui caractérise, bien qu'accompli par des conventions sémiotiques et des moyens différents, toute activité scientifique dans le sens occidental du terme, qu'elle appartienne aux sciences de la nature ou aux sciences humaines (28).

#### **La mise en texte des sciences humaines**

Les sciences humaines et sociales n'ont pas fait l'objet du même type d'approche que des sciences naturelles et expérimentales : les approches dominantes dans ce domaine sont rhétoriques et posent davantage la question du rapport persuasif aux destinataires du texte (29). Cependant, la question de la façon dont les formes discursives informent constitutivement les objets de savoir peut s'y poser de façon tout aussi cruciale (30).

Les sciences humaines sont caractérisées autant sinon davantage que les sciences naturelles par une construction discursive de leurs objets. Comme dans toute entreprise scientifique, en outre, la communication et la reconnaissance du savoir qu'elles constituent a lieu par le biais de textes paraissant dans des revues ou chez des éditeurs spécialisés. Même si les textes obéissent à des genres et à des conventions spécifiques – qu'il s'agit de décrire –, ils mobilisent des procédures de constitution de la référence, de la factua-

(27) GARFINKEL, LYNCH et LIVINGSTON, 135.

(28) RORTY, 1980.

(29) SIMONS, 1987.

(30) MONDADA et SÖDERSTRÖM, 1993, 1994.

lité, de l'objectivation de leurs données, qu'il serait intéressant de comparer à celles des sciences naturelles. De même, face au laboratoire des sciences expérimentales, il s'agirait de questionner le laboratoire des chercheurs en sciences sociales – soit-il constitué par leurs carnets de notes, leurs magnétophones, leurs questionnaires, ou simplement par leur savoir-faire observationnel – notamment à travers la façon dont ces moyens d'inscription et de traitement structurent matériellement les objets qu'ils prétendent récolter.

### *Le cas de l'anthropologie*

Parmi les sciences humaines, l'anthropologie est le domaine qui s'est le plus particulièrement interrogé sur la dimension constitutive de ses objets.

Le mode d'écriture anthropologique classique privilégiait la description réaliste, fondée sur la transparence des inscriptions et du langage. Ce parti pris voulait critiquer de la démarche quantitative et déductive (31), par une description qui prenne en compte les systèmes de pertinence des phénomènes à décrire, la restitution du contexte, l'évitement du réductionnisme des modèles globaux a priori, le respect des particularités des phénomènes observés. Mais cette posture descriptive impliquait aussi une série de présupposés épistémologiques « naïfs » cristallisés autour de l'illusion représentationnaliste d'une description littérale reproduisant les données brutes de l'observation sans théorisation implicite.

Depuis les années 80, les débats dans le champ anthropologique ont opéré une critique radicale de la description comme représentation en se focalisant sur l'écriture du savoir (32). Ceci a permis de reconnaître que « *Le terrain n'est pas préexistant mais constitué par l'activité de l'ethnologue et par son écriture* » (33), que « *le*

*terrain s'organise d'abord et essentiellement comme un travail symbolique de construction dans le cadre d'une interaction discursive, d'une négociation des points de vue entre l'anthropologue et ses informateurs* ». (34)

Cette prise de position a déclenché, d'une part, la recherche de nouvelles pratiques d'écriture, expérimentant, par exemple, une coénonciation du savoir par l'ethnologue et ses informateurs, mettant en scène leur négociation des représentations et des versions possibles des faits (35). Elle a aussi donné lieu à une réélaboration de la technique descriptive : c'est le cas de Geertz (36) qui par sa « description épaisse » (*thick description*), développe une approche herméneutique et interprétative qui reconstruit, en recourant aux matériaux les plus divers et en parcourant inlassablement les différentes versions traversant le terrain, une description de plus en plus « profonde » et « épaisse ». Ces tentatives, qui ont été à leur tour critiquées pour n'avoir fait que repousser les limites de la représentation, posent la question de la façon dont donner la parole à des sujets et à des cultures qui jusque-là ont toujours été parlés et donc la question des modalités de reconnaissance des versions autorisées par les sujets et non imposées par les enquêteurs.

D'autre part, ce dernier aspect – qui oppose une version *étiquée* des faits, obtenue à partir d'une grille préalable et indépendante, à une version *émique*, conforme aux points de vue et aux activités des acteurs – a été traité par une analyse des modes de représentation eux-mêmes, qui ne sont alors plus une ressource textuelle à utiliser pour constituer et communiquer un savoir, mais deviennent un objet d'étude à part entière. Ainsi le terrain peut être approché par une analyse des modes d'interaction entre enquêtés et enquêteurs (37), ou bien par une analyse des ressorts textuels qui le

(31) HAMMERSLEY, 1990.

(32) MARCUS et CUSHMAN, 1982 ; CLIFFORD, 1988 ; GEERTZ, 1988.

(33) ATKINSON, 1992, ch.2.

(34) KILANI, 1994., p. 40.

(35) CLIFFORD et MARCUS, 1986.

(36) GEERTZ, 1973.

(37) BRIGGS, 1983.

constituent, l'objectivent, l'imposent en tant que tel dans les descriptions (38).

### ***Les relations de voyage comme lieu d'observabilité du savoir en train de se dire***

Le lieu d'observabilité de la science en train de se dire est constitué pour les sciences sociales par les discours de terrain – comme pour les sciences naturelles expérimentales, il est constitué par les conversations dans le laboratoire. Le terrain est le lieu de la construction des objets ; toutefois il disparaît de la rédaction finale des résultats de la recherche. Les traces discursives de ces activités, où émergent des objets non encore figés, sont repérables dans les entretiens avec les informateurs, les discussions sur le terrain, les carnets de notes, les esquisses préparatoires – même si ces documents sont rarement publiés et d'accès difficile.

Il existe toutefois des genres de textes qui ont une forme plus proche des esquisses que des traités scientifiques : parmi eux, les relations et les carnets de voyage sont des documents qui exhibent une proximité avec les circonstances de leur énonciation, et qui pendant des siècles ont recueilli les premières formulations d'objets de savoir. En effet, la tradition empirique du terrain en sciences sociales est relativement récente : en anthropologie, elle date du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque Haddon, Rivers ou Seligman commencent à parler de « *field-work* » et d'étude intensive de zones limitées (39). Auparavant, la pratique scientifique était limitée au travail de cabinet de savants qui puisaient dans les relations de voyage de marchands, de pèlerins ou d'administrateurs les données dont ils avaient besoin – ce qui mettait au centre de leur pratique une activité philologique de décryptage, de correction, de vérification, comparaison de textes qui n'avaient pas été conçus avec une visée scientifique, et qui étaient souvent traités avec méfiance (40).

La relation de voyage peut ainsi être lue

comme un ancêtre des *fieldnotes*, soulevant déjà les problèmes de mise en texte du terrain qui se poseront à l'anthropologue et plus généralement à tout chercheur confronté à une rédaction de l'expérience de terrain orientée vers la constitution d'un savoir (41). En effet, la référence à des faits observés est centrale dans la relation de voyage, qui a le but de *rapporter*, dans le double sens de dire et de ramener au lieu de départ, des objets curieux, savants, singuliers. Ce type de texte permet ainsi une enquête préliminaire à l'interrogation des textes de terrain en sciences humaines et des modalités par lesquelles ils construisent la facticité de leurs données.

Cette enquête permet de dégager quelques dimensions textuelles fondamentales, responsables des effets de référenciation – permettant une mise en rapport des effets textuels issus des sciences exactes et des sciences humaines. Parmi les dimensions participant à la construction de la facticité, nous nous focaliserons surtout sur les dispositifs d'énonciation, sur les modes de catégorisation des objets et sur les principes d'organisation du texte.

### **Dispositifs d'énonciation du texte**

L'image du texte scientifique dépersonnalisé et objectif fait partie de l'imaginaire commun et académique. Une analyse des registres énonciatifs montre une distribution plus nuancée des traces de l'énonciation et invite plutôt à concevoir le texte comme une construction (au double sens de processus et de résultat) qui contrôle et au besoin efface certaines traces.

Les marques observables pour ce type de dispositif sont nombreuses et comprennent les modalisations, les évaluations et les jugements axiologiques, et surtout les pronoms personnels, conçus comme des termes de repérage construisant un système de places de façon à modeler,

(38) CLIFFORD, 1988 ; VAN MAANEN, 1988 ; ATKINSON, 1992.

(39) URRY, 1984, STOCKING, 1983.

(40) BROU, 1972.

(41) MONDADA, 1994.

contrôler, contraindre – davantage qu'à effacer – la relation intersubjective. Dans ce sens, le tour de force de l'article scientifique ne serait pas tellement de se soustraire à la subjectivité que de mettre en scène et d'imposer une situation de communication particulière. Que le texte marque ou non sa relation aux instances énonciatives, ces marquages sont des constructions discursives, le résultat d'un processus qui, même s'il vise un effet de transparence textuelle, n'agit pas moins dans le texte lui-même.

Dans cette perspective, il apparaît que l'énoncé tient compte à la fois d'énonciateurs polémiques pouvant formuler des contre-énoncés possibles, contre lesquels il se prémunit, et de coénonciateurs qui pourront en reconnaître l'énonciateur original pour prendre sa place dans les réénonciations successives de l'énoncé. L'énoncé doit donc « prévoir les éléments susceptibles de transformer ce qui est dit par le locuteur premier en ce qui peut être redit par tout allocutaire potentiel » c'est-à-dire « doit comporter un contrat de véridiction portant sur le faire croire (*persuasif*) au dire vrai (à la véridicité) de l'énoncé » (42). L'accomplissement du contrat de véridiction prévoit à côté d'un je-véridicteur et d'un tu-vérificateur une instance tierce, collective et légitimante : le « on » de la doxa scientifique. Celui-ci permet une désindividualisation de l'instance énonciative scientifique et par là, une fusion de l'énonciateur dans l'interdiscours de la science, comme si c'était la science qui parlait à travers lui. Une transformation ultérieure fait passer de cette instance désindividualisée à l'ordre des choses – d'un discours partagé à un discours qui s'énonce de lui-même. C'est cette dernière étape que Ouellet appelle *désénonciation*, « qui consiste à substituer, dans l'énoncé, l'objet dont on parle au sujet qui en parle, comme responsable énonciatif, c'est-à-dire comme origine et source de l'énonciation scientifique ». (43)

Cette opération énonciative est donc constitutive de la fabrication non seulement des actants mais des faits scientifiques eux-mêmes. En effet, les valeurs référentielles de l'énoncé sont construites par l'énonciateur au moyen de relations primitives unissant les protagonistes du procès : par exemple, une relation primitive entre A et B, où A est agent et B est patient, comme dans « Nous isolons de l'éthydène », est susceptible de plusieurs transformations, modifiant l'orientation de la relation et du terme de départ de l'énoncé, par passivation (« L'éthydène est isolé par nous »), éventuellement doublée d'effacement de l'agent (« L'éthydène est isolé »), par substantivation (« L'isolement de l'éthylidène »), etc.

« Un tel changement d'orientation de la relation prédicative modifie automatiquement le point de vue qu'on a sur le fait dont parle l'énoncé. » (44) Ce sont alors les faits eux-mêmes qui, ainsi fabriqués, deviennent le pivot des opérations énonciatives et prédicatives.

Ces différents effets énonciatifs contribuent à marquer la robustesse des énoncés : Latour et Woolgar (45) en distinguent cinq types, disposés sur un continuum qui peut être lu dans le sens de la naturalisation des faits ou au contraire dans celui de leur déconstruction polémique :

- 1) conjectures et spéculations ;
- 2) affirmations faisant dépendre la relation énoncée de circonstances générales ou d'hypothèses possibles ;
- 3) affirmations contenant différents types de modalités, y compris des références aux agents et aux énonciateurs ;
- 4) énoncés scientifiques explicites, énonçant un fait ou une relation non controversés ;
- 5) références considérées comme acquises, constituant un arrière-plan tacite et allant de soi.

Les différents types d'énoncé correspondent à une échelle allant des boîtes noires que plus personne ne songe à ouvrir

(42) OUELLET, 1984, 47.

(43) OUELLET, 1984, 50.

(44) OUELLET, 1983, 30.

(45) LATOUR et WOOLGAR, 1988, 72-89.

(type 5) aux énoncés les plus controversés (type 1). Il n'y a toutefois pas de corrélation simple entre type d'énoncé et degré de facticité : un énoncé de type 3, qui manifeste la dépendance entre les faits et les conditions de leur établissement, peut être soit considéré comme affaibli et relativisé, soit au contraire être pris au sérieux comme étant une affirmation documentée : on ne peut pas employer impunément des énoncés de type 4. Donc l'échelle ordonnant les types d'énoncés n'est ni unidirectionnelle, ni stable. Dans la guerre des énoncés qui caractérise la science, les énonciateurs se battent pour faire acquiescer à leurs énoncés le statut 4, alors que leurs opposants essaient de les dégrader vers les types 3 ou 2. On trouve des instances empiriques de tels phénomènes dans des discussions de laboratoire où la valeur des énoncés scientifiques est négociée ou rabaisée (46), dans la réécriture d'un brouillon où un énoncé renvoyant aux raisons et aux circonstances pratiques de la production d'une donnée est corrigé pour devenir un énoncé de type 4 (47), ou dans le cadre plus global des controverses (48). Tout article renvoie à une polémique sous-jacente, dont l'enjeu est de poser un nouvel objet, de délimiter un nouveau champ, de revendiquer la paternité de ces opérations et d'écarter du champ ainsi constitué d'autres acteurs concurrentiels – ces stratégies se matérialisant bien sûr dans les énoncés (49). Leur statut n'est donc pas établi *a priori*, mais dépend du contexte, du champ citationnel, des destinataires par rapport auxquels intervient sa mise en discussion ou sa consolidation (50).

Cette variabilité des registres énonciatifs des énoncés est particulièrement présente dans les sciences humaines, permettant ainsi de montrer les possibilités

exploitables ainsi que les contraintes exercées sur les marquages.

La description ethnographique repose notamment sur la construction d'une version persuasive des faits de terrain. Son efficacité dépend de sa capacité à présenter le texte (et donc le savoir qu'il construit) comme issu directement de l'expérience du terrain : « *L'habileté avec laquelle les anthropologues nous amènent à prendre au sérieux ce qu'ils disent dépend moins d'une apparence factuelle ou d'un semblant d'élégance conceptuelle que de leur capacité à nous convaincre que ce qu'ils disent résulte de ce qu'ils ont pénétré (ou, si vous préférez, de ce qu'ils ont été pénétrés par) une autre forme de vie, de ce qu'ils "y sont allés" véritablement. Et c'est là qu'intervient l'écriture, qui nous persuade que ce miracle intérieur a eu lieu dans les faits.* » (51). De cette stratégie découle toutefois une double tension difficile à gérer : l'anthropologue essaie de produire des textes scientifiques objectifs à partir d'une expérience biographique sur le terrain ; sa description oscille ainsi constamment entre la présentation objectivante des faits et les signes de sa présence.

Ce paradoxe est résolu lorsque le texte apparaît comme « *author-ized* », c'est-à-dire lorsqu'il produit à la fois un effet d'auteur et d'autorité. Ce double effet relève à la fois de l'obéissance à la maxime énonciative « je dis ce que j'ai vu », qui se manifeste à travers les traces de la présence de l'énonciateur et d'une énonciation sur le terrain, et de la construction d'un mobile immuable, qui relie le terrain et l'académie, en enrôlant les informateurs et les objets de là-bas pour les transférer dans les enjeux scientifiques de l'ici (52). Fabian (53) a bien montré les conséquences de la séparation entre la temporalité de l'expérience du terrain et celle du

(46) LATOUR et WOOLGAR, 1979.

(47) KNORR-CETINA, 1981, 123.

(48) COLLINS, 1981.

(49) LATOUR et FABBRI, 1977.

(50) BAZERMAN, 1981.

(51) GEERTZ, 1988, 4-5.

(52) LATOUR, 1985, 16-17.

(53) FABIAN, 1983.

savoir textualisé, relevant d'une contradiction mais aussi d'un pouvoir du texte. Ainsi, malgré ce décalage, le temps verbal privilégié de la monographie est le présent, qui revendique une validité générale et atemporelle par la typification d'un événement particulier devenant paradigmatique, mais en même temps fige l'événement décrit à l'instant de son observation.

Ces tensions entre contraintes contradictoires sont observables à travers le relevé des marques énonciatives :

Je me rendis à Amalfi à travers les bois, les montagnes et les rochers qui séparent les deux golfes. C'était à la fin octobre : la variété des feuilles d'automne était encore plus frappante et plus vive sous cette belle lumière. Une des montagnes de la presqu'île, le mont S.-Angelo, la plus élevée des environs de Naples, est l'ancien Lactarius, véritable montagne suisse de l'antiquité, qui a conservé ses aromatiques herbes ; aussi, indépendamment de la bonté de leur lait, les vaches de cette côte se mangent-elles, et la vitella di Sorrento, dont j'ai soupé en beefsteack chez Giuseppe Siciliano, est fort tendre (54).

(Relation de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle.)

Cette description obéit successivement à plusieurs logiques : elle se focalise sur le « je », son trajet et les particularités de la saison (aux temps du passé) ; mais elle traite aussi du mont S.-Angelo et de ses caractéristiques en recourant à un présent intemporel qui n'est plus lié aux activités de l'énonciateur. De même, la mention des bovidés de la région se fait de trois façons différentes : par un pluriel général (« les vaches »), par un singulier générique (« la vitella di Sorrento ») et enfin par sa reprise anaphorique particularisante (« dont j'ai mangé »). De cette façon, il est fait référence à la fois aux caractéristiques générales et immuables de l'espèce et au témoignage d'une expérience particulière de l'énonciateur.

Les possibilités de la langue permettent d'exploiter le continuum allant de la présence explicite d'un observateur à son effacement. Ainsi en est-il du verbe « remar-

quer » et de ses variantes morphologiques :

J'ai remarqué là, pour la première fois, l'usage où sont les femmes de quelques parties de la Sicile, de s'envelopper d'une grande pièce d'étoffe (55).

(Relation de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle.)

On remarque dans le chœur, non loin du tombeau de l'archevêque de Pise, trois statues en bronze de Jean de Bologne (56). (Relation de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle.)

A Bellaggio la villa Melzi, magnifique demeure décorée avec le luxe moderne, est remarquable encore par sa vue et ses jardins (57).

(Relation de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle.)

En se construisant de façon autonome par rapport à l'activité évaluatrice du sujet, le jugement axiologique devient une propriété du lieu et permet alors au lieu, par inversion, de motiver en retour cette activité et même de l'imposer normativement. Le contraste entre les différentes possibilités donne une valeur spécifique à la présence du sujet, impliquant non seulement une particularisation de l'observation, mais aussi des objets de savoir de valeur différente : se distinguent ainsi un savoir qui a été en quelque sorte découvert sur les lieux (« j'ai remarqué là pour la première fois »), un savoir qui est partagé, admis avant même la visite, et donc indépendant d'elle (« on remarque ») et un savoir qui en quelque sorte émerge de l'objet lui-même (« est remarquable »).

Ces potentialités et les diverses actualisations qu'elles supportent font qu'il est difficile d'opposer textes désénoncés et textes énoncés : la tension entre les deux est davantage intéressante et montre à l'oeuvre la recherche de plusieurs types d'efficace.

### Modes de catégorisation des objets

Les processus d'objectivation et de naturalisation des objets de la science opèrent notamment par les processus de dénomination : une fois qu'un fait est solidifié sous

(54) VALERY, 371.

(55) HAUSSEZ, 2, 325-6.

(56) JANIN, 867.

(57) VALERY, 72.

un certain nom, celui-ci semble lui correspondre de façon aproblématique. Les opérations de dénomination permettent d'observer les manifestations d'une cognition socialement incarnée dans des pratiques décidant contextuellement des modes de catégorisation adéquats des objets de savoir. En effet, les pratiques de la science ne cessent d'affirmer ou d'infirmer des valeurs catégorielles ; de nombreuses controverses sont provoquées par des jugements de typicalité ou d'appartenance catégorielle discordants. Ainsi, par exemple, les chauve-souris restent jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle comme des mammifères couverts de poils et non de plumes ; ou, encore, les paléontologues hésitent à classer l'Archéoptéryx parmi les oiseaux – à cause de son plumage – ou parmi les dinosaures auxquels il ressemble. Les jugements contrastés sur les appartenances catégorielles des objets de savoir traversent les sciences humaines aussi : par exemple, en Inde, « village » renvoie à un ensemble de terres cultivées unifiées par un toponyme, et non pas à un ensemble d'habitations, comme l'entendaient les géographes anglais qui niaient l'appartenance de maisons isolées du delta du Bengale à la catégorie du village défini comme une zone résidentielle (58).

L'organisation catégorielle n'est donc pas indépendante de sa formulation discursive, surtout lorsqu'elle est destabilisée, comme dans la controverse, ou lorsqu'elle n'est pas encore stabilisée, comme dans le « parler boutique » du laboratoire ou dans le journal de bord de l'ethnologue ou du voyageur – situations qui favorisent donc l'observabilité des dynamiques de catégorisation et recatégorisation affectant les objets de discours et de savoir (59).

### ***Emergence et décomposition de la catégorie***

L'accomplissement pratique des jugements catégoriels dans la séquentialité

propre à l'interaction a été souligné par Lynch (60) dans son analyse du « *shop talk* » :

1 M ther' no:t, clear there=  
 2 J =th'thing is's thee ehm  
 3 (1.5)  
 4 J thisiz garbajhe- ooh there's one  
 right there!  
 5 (2.0)  
 6 M is : it ?=  
 7 J =wehh I dun[nuh  
 8 M [nuhh (thet) doesn't look like vesi-  
 culs  
 9 (0.3)  
 10 M hhlooks more like a spine er s'm-  
 11 (1.0)  
 12 J mm well it would be one of two  
 thi:ngs hh I guess those could be  
 microtubules cut et an angle so  
 (we won't) circle it.

Dans cet échange dans un laboratoire de neurophysiologie, la lecture d'une micrographie électronique en vue de l'identification d'occurrences d'axones est accomplie en collaboration. C'est ainsi que la « découverte » annoncée par J (4) se modifie interactivement après le silence et la mise en question de M (6), en se modalisant et en se reformulant. La conclusion de la séquence indique elle aussi comment le jugement catégoriel est suspendu (on ne décidera pas si il s'agit d'une « vésicule » ou d'une « épine ») et à sa place, une décision pratique est prise (« we won't circle it », renvoie à la décision de ne pas marquer cette occurrence comme étant à mentionner publiquement ou à compter dans des statistiques) (61).

De même, les textes de voyage comportent souvent des processus complexes de catégorisation, où se mêlent à la fois l'affirmation et le déni d'une catégorie :

Fidèle à ma coutume, je me suis dirigée vers le port. Le port !... hélas ! c'est un mur haut de trente pieds, sur lequel des soldats ou des bateliers affrontent seuls les vertiges ; il fallait, pour grimper là, une fermeté que je n'ai point, et, retournant sur

(58) FARINELLI, 1992, 151-200.

(59) MONDADA, à paraître.

(60) LYNCH, 1985.

(61) LYNCH, 1985.

mes pas, j'ai quitté ces faux-semblants de quais pour me renfermer avec mes souvenirs dans l'appartement... c'est-à-dire, dans la salle voûtée, obscure, large et longue, à ne pas y reconnaître son père, qu'on m'a donnée en guise de chambre à coucher (62). (Relation de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle.)

La description procède d'abord en posant une catégorie (qui est souvent donnée par un usage ou un schéma général, par des attentes encyclopédiques ou normatives), qui est soumise à une mise en cause portant au choix d'une autre catégorie (1 : « port » -> « mur » -> « faux-semblants de quais »). Au fil du discours, il y a donc un jugement d'appartenance qui peut comporter une transformation discursive de l'objet : en fait, la description réside moins dans l'état final retenu que dans le parcours de plusieurs solutions. Ce processus identifie d'abord un prototype, puis s'en distancie progressivement, en déplaçant l'occurrence du centre vers les zones marginales de la catégorie, voire, en cas de rupture, vers son extérieur. Les jugements d'appartenance font intervenir une analyse des propriétés de l'objet et des caractéristiques de la catégorie. Le balayage des propriétés est dès lors une technique descriptive visant la construction de l'objet de discours davantage que son inscription dans une classe, et se focalisant sur la contextualisation et la singularisation de l'objet davantage que sur sa généralisation.

#### *Une dénomination orientée moins vers la référence que vers la relation intersubjective*

Cette analyse va de pair avec une réflexion sur le système des dénominations disponibles, qui comporte autant une évaluation du rapport entre les mots et les choses que celle du rapport entre les mots et les locuteurs.

Ce que dans cette contrée on est convenu d'appeler des routes ; ce qu'effectivement on indique comme telles sur les

cartes, par une double ligne employée ailleurs pour désigner les grandes communications, ne sont que des sentiers d'un pied de largeur, creusés à une profondeur de huit ou dix pouces (63). (Relation de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle.)

La ville est partagée par un sale et méchant filet d'eau, que quelques relations libérales honorent du nom de superbe canal (64). (Relation de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle.)

Bien que des catégories apparaissent souvent comme si elles étaient des étiquettes collées sur les choses, elles sont du ressort de ceux qui ont le pouvoir de nommer (voir la récurrence du verbe « appeler », qui renvoie à un agent implicite). Ceci a comme effet de localiser les emplois catégoriels dans un espace énonciatif souvent opposé à d'autres – c'est-à-dire de le relativiser. La surprise face à une situation qui sort de l'ordinaire, la rupture des attentes normées par la langue et la culture provoquent une réflexion métalinguistique qui réfute le réalisme des catégories et les attribue à des visées argumentatives et identitaires de sujets ou de groupes sociaux.

#### *Description, déclassement et comptage*

Dès lors, les modes de la description et leur variabilité ont un effet déterminant sur ce qui compte ou pas comme appartenant à la catégorie : la description peut en effet nommer un objet et, ce faisant, l'inscrire dans une classe, mais elle peut aussi réfuter son nom et le déclasser, voire en nier l'existence.

Sans port (car on ne peut donner ce nom à une crique formée par un mauvais môle) ; son commerce est presque nul (65). (Relation de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle.)

On nous dit qu'à quelques taches en aval de Kilif, se trouve une belle et grande forêt, vierge avec de beaux arbres ; une autre, non moins belle, se trouverait sur notre route, à 7 taches en amont. Les Bokhares, évidemment, exagèrent. Ils n'ont

(62) GASPARIN, I, 147.

(63) HAUSSEZ, II, 347.

(64) DE BROSSE, I, 110.

(65) HAUSSEZ, II, 469.

jamais vu de forêt dans notre sens du mot, et ce qu'ils appellent ainsi n'est qu'une bordure d'arbres le long d'une rivière. Cela, sans doute, a fait dire à Vambéry qu'une forêt étendue se trouvait entre Samarkand et Bokhara. Je n'ai pas vu une seule forêt en Asie centrale, en dehors des pentes magnifiquement boisées du Thian-Chan, dans le Semiretchié (66). (Relation de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle.)

La description organise la façon dont est vu l'objet, elle traite l'objet sous une certaine catégorie ou bloque la mise en relation avec un réseau catégoriel – allant jusqu'à le nier en tant que tel (s'il n'appartient pas à une catégorie, il ne peut être compté). Le texte rend ici manifeste la mise en discussion de l'appartenance catégorielle, et l'exploite aux fins descriptives, l'hésitation entre plusieurs catégories pouvant être une technique de description. Dans ce sens, la sélection d'un nom par la description n'est pas assimilable à des procédures de codage ou d'étiquetage : en effet, la dénomination est soumise à un travail syntagmatique, sa précision dépendant des touches successivement apportées à la première dénomination approximative.

#### ***Enchaînements textuels et ratification de la catégorie***

Le texte ne se limite pas à poser et à corriger des jugements catégoriels ; il manifeste, par ce qu'il retient dans la séquentialité de son développement, une ratification ou un rejet de la catégorie posée ou discutée.

On trouve une voûte isolée, en plein centre, qu'on dit être le tombeau d'Agrippine. Cette voûte... (67). (Relation de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle.)

Sur la droite de Baïa, et attendant au rivage qui borde la mer, est un édifice connu sous le nom de tombeau d'Agrippine [...]. D'après la construction, il nous semblait beaucoup plus naturel de croire que nous avions sous les yeux un théâtre plutôt

qu'un tombeau : c'est, du reste, l'opinion de beaucoup d'antiquaires. Cependant, tant qu'on viendra à Baïa, on ira voir le tombeau d'Agrippine quoiqu'elle ait été entermée sur la hauteur, près de Misène et de la maison de César (68). (Relation de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle.)

La description peut non seulement entraîner la modification d'une catégorie, mais encore rendre manifeste ce qui est finalement retenu de cette mise en cause. Ainsi la reprise de la même dénomination ou d'une dénomination modifiée est significative ; elle peut en outre se faire avec une ironie qui suspend la prise en charge énonciative de la part de l'énonciateur. Cette technique montre que des voix non équivalentes peuvent construire une description polyphonique, où plusieurs points de vue et donc plusieurs objets de discours sont présentés.

#### ***Liste et construction de cohérences catégorielles***

Même lorsqu'elles sont inscrites dans des listes censées regrouper des entités équivalentes et générer une cohérence catégorielle, les catégories subissent des variations dues au fait que l'espace de la liste n'est pas homogène mais se transforme séquentiellement, comme dans l'exemple suivant :

*Établissements publics*  
*L'Albergo dei poveri (hôpital des Pauvres). [...brève description...]*  
*Ce vaste hôpital sert aussi de maison de correction [...]*  
*L'hôpital de Pammatone, passe pour l'un des plus beaux édifices de Gênes [...]*  
*Casa di Recovero dei Pazzi (maison d'aliénés) [...]*  
*Hôpital des Incurables [...]*  
*Conservatorio delle Fieschine, pieux établissement [...]*  
*Institution royale des sourds-muets [...]*  
*Academia di belle arti (académie des beaux-arts) [...]*

(66) CAPUS, 114.

(67) COCHIN, 1, 213.

(68) AUDOT, IIa, 111-112.

*Gênes possède une université, un collège royal, séminaire, école royale de marine, hôpital de marine, académie de peinture, bibliothèque publique où l'on trouvera quelques beaux manuscrits et beaucoup d'établissements industriels* (69). (Guide de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle.)

Au début de l'énumération, la catégorie se configure comme un espace conceptuel homogène, occupé par les hôpitaux ; mais vers la fin, cette homogénéité est fortement altérée par la mention de l'académie des beaux-arts, et puis par le paragraphe conclusif qui ajoute aux lieux de formation les établissements industriels. L'hétérogénéité de la catégorie « établissements publics » apparaît de façon ordonnée dans l'organisation de la succession des *items* énumérés selon une gradualité allant du plus typique au moins typique : si au début de la liste, l'ancrage à la rubrique catégorielle est fort, il diminue ensuite, les derniers éléments se situant aux marges de la catégorie. L'exemplarité des objets rangés sous la même catégorie subit donc une dégradation au fur et à mesure de leur déroulement séquentiel.

#### ***Activités discursives de construction catégorielle des objets***

Les activités de sélection de catégories conférant une intelligibilité à la description laissent des traces permettant d'observer le « savoir en train de se dire ». Loin de la solidification des arguments dans des textes définitifs, les objets de discours émergent du travail pratique des chercheurs sont incertains, sans cesse modifiables et modifiés. Ils permettent d'observer la façon dont les raisonnements sont incarnés dans les pratiques en cours, dans l'interaction, dans les usages des possibilités des moyens d'inscription ; leurs tâtonnements manifestent la recherche d'un ajustement aux objets, à la communauté, aux interlocuteurs, ainsi qu'une réflexion sur les modes d'adéquation possibles.

Ces mouvements peuvent dépendre d'un projet de connaissance visant à dire la singularité irréductible des objets ou bien visant la formulation d'une catégorie à la fois adéquate et généralisable pouvant être appliquée à d'autres objets pour les comparer, les compter ou les abstraire. En s'actualisant de façon spécifique selon un projet de connaissance, les modalités de traitement discursif de l'objet s'inscrivent dans des types de textes différents.

#### **Structuration du texte et modes d'inscription**

De façon récurrente en histoire des sciences, certains types d'écriture du savoir sont parfois sélectionnés et privilégiés pour être opposés à d'autres dans la construction d'objets spécifiques et dans l'exploitation d'une efficacité qui leur serait propre.

Ainsi la présence de marques énonciatives, ou au contraire leur effacement, caractérise l'opposition entre la relation de voyage et le traité scientifique ou encore entre le journal anthropologique et la monographie. Le premier type de texte est organisé séquentiellement sur la base des activités du sujet, selon leur chronologie et selon le parcours effectué. En revanche, le second type de texte est organisé en distribuant les objets à décrire selon une grille conceptuelle abstraite et indépendante ou selon des thèmes conventionnellement arrêtés par l'académie. Dans ce deuxième cas, les références explicites au terrain et à la présence de l'énonciateur ne sont plus nécessaires dès que l'on a signalé son appartenance à la discipline et sa conformité au genre, et se trouvent ainsi marginalisées, reléguées dans les préfaces ou dans les notes (70).

De même, la définition de catégories descriptives sélectionnées et stabilisées une fois pour toutes ou au contraire la possibilité de redéfinir les catégories au fil de la description motivent le choix de deux types de texte parfois opposés. Ainsi la dé-

(69) RICHARD, 214-5.

(70) KILANI, 1990, 88, 95, cf. également BOON, 1983.

marche proprement statistique peut s'opposer à une démarche liée à la description monographique : tel est le cas du débat entre Peuchet et Duvillard, où le premier défendait l'écriture comme une forme qui facilite la mémorisation et assure une cohérence narrative ou descriptive, et accusait les statistiques d'être des tableaux illisibles, hétérogènes et sans substance ; le second soulignait au contraire la précision et la rigueur des statistiques, dont on peut assurer la cohérence interne et les mises en relation, et attaquait la description comme n'étant que « *vernissé séducteur* » valorisant des données imprécises ou fausses (71). Cette tension peut animer un projet de l'intérieur : ainsi, aux débuts de l'enquête sociale, Booth utilisera d'abord des descriptions des quartiers pauvres de l'est de Londres, rédigées de façon quasi ethnographique par des inspecteurs de la santé, puis réduira le foisonnement de leurs détails particularisants à un ensemble standardisé de huit catégories dont il cartographiera la distribution, visualisant ainsi la stratification sociale de la ville (72).

Dans ces deux derniers exemples, le choix d'un mode de structuration des objets de savoir se matérialise dans le choix d'un mode d'inscription – l'écriture par opposition au tableau ou à la carte. L'écriture représente alors le pôle informel, celui de la plasticité des moyens descriptifs et de l'adéquation aux objets, alors que l'inscription visuelle représente le pôle formel, celui de la mesure et de l'abstraction.

Cette opposition se retrouve de façon instructive dans l'histoire de la géographie, traversée par une tension entre un projet cartographique privilégiant l'astronomie et les mathématiques – et un projet descriptif reposant sur l'observation empirique. A la Révolution française, l'affrontement de ces deux paradigmes dessine une crise que Godlewska (73) a illustré en opposant la *Description d'Égypte*, issue de l'expédition napoléonienne au début du XIX<sup>e</sup> siècle, et *l'Exploration scientifique de l'Algérie*, is-

sue d'une mission pourtant modelée sur la première en 1839 : dans la seconde, l'esquisse cartographique est relayée par la description des lieux, le soin de dessiner une série de points dans l'espace physique est abandonné au profit d'une attention plus grande aux témoignages, la localisation est délaissée en faveur de la manière dont les lieux sont structurés par des pratiques et articulés entre eux.

L'affrontement entre deux écritures du savoir caractérise à la même époque en Allemagne l'avènement de la géographie bourgeoise, l'*Erkunde*, qui s'oppose à la *Geographie* d'Etat en affirmant le primat du discours sur la cartographie, la nécessité d'une théorie et d'une critique de la connaissance contre l'imposition d'une vision du monde venant de la carte. A une discipline aristocratique qui structure ses textes de façon à respecter la structure hiérarchique du pouvoir, qui organise la distribution des objets de savoir dans ses traités de façon homologue à la cartographie du territoire en *Länder* régis par des frontières politiques, succède une discipline qui revendique un ordre discursif basé sur la description de la situation naturelle du territoire, dégagée des impératifs des quadrillages politiques. A l'ancienne discipline cristallisée autour d'une nomenclature réglant l'attribution des noms et la reconnaissance des choses et relevant du paradigme de l'énumération, succède une attitude qui refuse les noms donnés par le pouvoir et qui procède selon un nouveau paradigme discursif, issu de la description de paysage, dont le langage appartient à l'esthétique romantique partagée par la classe bourgeoise qui en est la destinataire, et dont le concept passe de la sphère de l'art et de la littérature vers la sphère de la science (74).

On peut traiter ces oppositions comme exhibant et exploitant les potentialités spécifiques de différents moyens d'inscription du savoir allant souvent de pair avec des modes d'organisation des objets de dis-

(71) DESROSIERES, 1993, 48-54.

(72) TOPALOV, 1991.

(73) GODLEWSKA, 1989.

(74) FARINELLI, 1987.

cours. A travers la diversité de leurs mises en texte, les sciences humaines permettent une analyse de ces différentes solutions ; en outre, en étant un lieu où une expérimentation de l'écrit est pratiquée, où une approche réflexive des conditions et des

modalités par lesquelles l'écriture constitue ses objets, elles fournissent à la fois des terrains complexes d'étude et des clefs de lecture précieuses aussi bien pour la sociologie des sciences que pour la linguistique des discours.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

- AMANN, K., KNORR-CETINA, K., 1988, « Thinking Through Talk : An Ethnographic Study of a Molecular Biology Laboratory », in JONES, R.A., HARGENS, L., PICKERING, A., eds., *Knowledge and Society : Studies in the Sociology of Science Past and Present*, vol. 8, Greenwich CT : Jai Press.
- AUDOT, *l'Italie, la Sicile, les îles Eukennes, l'île d'Elbe, Malte, l'île de Calypso*, evc 1834-7, 4.
- ATKINSON, P., 1992, *Understanding Ethnographic Texts*, London : Sage.
- BAZERMAN, C., 1981, « What Written Knowledge Does : Three Examples of Academic Discourse », *Philosophy of the Social Sciences*, 11/3, 361-387.
- BEACCO, J.-C., éd., 1992, *Ethnolinguistique de l'écrit*. Langages, 105.
- BOON, J.A., 1983, « Functionalists Write Too : Frazer/Malinowski and the Semiotics of the Monograph », *Semiotica*, 46-2/4, 131-149.
- BRIGGS, C.L., 1983, « Questions for the Ethnographer : A Critical Examination of the Role of the Interview in Fieldwork », *Semiotica*, 46-2/4, 233-261.
- BROC, N., 1972, *la Géographie des Philosophes. Géographes et Voyageurs français au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Montpellier : Université Paul-Valéry.
- CALLON, M., Law, J., Rip, A., eds., 1986, *Mapping the Dynamics of Science and Technology*, London : Macmillan.
- CAPUS, *A travers le royaume de Tamerlan*, 1892.
- CLIFFORD, J., 1983, « De l'autorité en ethnographie », *L'Ethnographie*, 2, 87-118.
- CLIFFORD, J., MARCUS, G., eds., 1986, *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley : University of California Press.
- COCHIN, *Voyage d'Italie*, 1758, 3 v.
- COLLINS, H., ed., 1981, *Knowledge and Controversy : Studies of Modern Natural Science*, Special Issue of *Social Studies of Science*, 11.
- DE BROSSES, *Lettres familières, écrites d'Italie*, en 1739 et 1740.
- DESROSIERES, A., 1993, *la Politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris : La Découverte.
- FABIAN, J., 1983, *Time and the Other. How Anthropology Makes its Objects*, New York : Columbia University Press.
- FARINELLI, F., 1983, « Alle origini della geografia politica borghese », in Raffestin, C., ed., *Geografia politica : teorie per un progetto sociale*, Milano : Unicopli, 21-38.
- FARINELLI, F., 1992, *I segni del mondo. Immagine cartografica e discorso geografico in età moderna*, Firenze : La Nuova Italia.
- GARFINKEL, H., 1967, *Studies of Ethnomethodology*, New Jersey : Prentice Hall.
- GARFINKEL, H., Lynch, M., Livingston, E., 1981, « The Work of a Discovering Science Constructed With Materials From the Optically-discovered Pulsar », *Philosophy of the Social Sciences*, 11/2, 131-158.
- GASPARIN, *Voyage d'une ignorante dans le midi de la France et l'Italie*, 1835, 2 vol.
- GEERTZ, C., 1973, *The Interpretation of Cultures*, New York : Basic Books.

- GEERTZ, C., 1988, *Works and Lives. The Anthropologist as Author*, Cambridge : Polity Press.
- GILBERT, G.N., Mulkay, M., 1984, *Opening Pandora's Box : A Sociological Analysis of Scientists' Discourse*, Cambridge : Cambridge University Press.
- GODLEWSKA, A., 1989, « Traditions, Crisis, and New Paradigms in the Rise of the Modern French Discipline of Geography, 1760-1850 », *Annals of the Association of American Geographers*, 79/2, 192-213.
- HALLIDAY, M.A.K., MARTIN, J.R., 1993, *Writing Science. Literacy and Discursive Power*, London : Falmer Press.
- HAMMERSLEY, M., 1990, « What's Wrong with Ethnography ? The Myth of Theoretical Description », *Sociology*, 24/4, 597-615.
- HAUSSEZ, *Voyage d'un exilé de Londres à Naples et en Sicile*, 1852, 2 vol.
- JANIN, *Voyage en Italie*, 1839.
- KILANI, M., 1990, « les Anthropologues et leur savoir. Du terrain au texte », in Adam, J.-M., Borel, M.-J., Calame, C., Kilani, M., *Le discours anthropologique*, Paris : Klincksieck.
- KILANI, M., 1994, « Du terrain au texte. Sur l'écriture de l'anthropologie », *Communications*, 58, 45-60.
- KNORR-CETINA, K., 1981, *The Manufacture of Knowledge : An Essay on the Constructivist and Contextual Model of Science*, New York : Pergamon.
- KNORR-CETINA, K., 1983, « The Ethnographic Study of Scientific Work », in Knorr-Cetina, K., Mulkay, M., eds., *Science Observed : Perspectives on the Social Study of Science*, London : Sage, 115-140.
- LATOUR, B., 1983, « Comment redistribuer le Grand Partage ? », *Revue de Synthèse*, III, 110, 203-236.
- LATOUR, B., 1985, « les Vues de l'esprit », *Culture Technique*, 14, 4-29.
- LATOUR, B., 1989, *la Science en action*, Paris : Découverte.
- LATOUR, B., Bastide, F., 1983, « Essai de science-fabrication », *Etudes Françaises*, 19/2, 111-126.
- LATOUR, B., FABBRI, P., 1977, « la Rhétorique de la science », *ARSS*, 13, 81-95.
- LATOUR, B., WOOLGAR, S., 1988, *la Vie de laboratoire*, Paris : La Découverte.
- LAW, J., 1986, « The Heterogeneity of Texts », in Callon, M., Law, J., Rip, A., eds., *Mapping the Dynamics of Science and Technology*, London : Macmillan.
- LYNCH, M., 1985, *Art and Artifact in Laboratory Science : A Study of Shop Work and Shop Talk in a Research Laboratory*, Boston : Routledge and Kegan Paul.
- LYNCH, M., 1993, *Scientific Practice and Ordinary Action*, Cambridge : Cambridge University Press.
- LYNCH, M., LIVINGSTON, E., GARFINKEL, H., 1983, « Temporal Order in Laboratory Work », in Knorr-Cetina, K., Mulkay, M., eds., *Science observed : Perspectives on the Social Study of Science*, London : Sage, 171-204.
- MARCUS, G.E., CUSHMAN, D., 1982, « Ethnographies as Texts », *Annual Review of Anthropology*, 11, 25-69.
- MONDADA, L., 1994, *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir : Approche linguistique de la construction des objets de discours*, Thèse, Lausanne : Université de Lausanne, 670 p.

MONDADA, L., à paraître, « la Construction discursive des catégories », in D. Dubois, éd., *Actes du Colloque « Catégorisation, représentation des connaissances et systèmes symboliques »*, Paris, 16-17 septembre 1992, Paris : Kimé.

MONDADA, L., SÖDERSTRÖM, O., 1993, « Lorsque les objets sont instables (I) : les Faits culturels comme processus », *Géographie et Cultures*, 8, 83-100.

MONDADA, L., SÖDERSTRÖM, O., 1994, « Lorsque les objets sont instables (II) : Des espaces urbains en composition », *Géographie et Cultures*, 12, 87-108.

MULKAY, M., GILBERT, G.N., 1982, « What is the Ultimate Question ? Some Remarks in Defence of the Analysis of Scientific Discourse », *Social Studies of Science*, 12/2, 309-319.

OUELLET, P., 1983, « la Voix des faits : Approche sémiotique du discours scientifique », *Protée*, 11/3, 29-41.

OUELLET, P., 1984, « la Désénonciation : les Instances de la subjectivité dans le discours scientifique », *Protée*, été, 43-53.

POTTER, J., MULKAY, M., 1982, « Scientists' Interview Talk : Interviews as a Technique for Revealing Participants' Interpretative Practices », in Brenner, M., Brown, J., Canter, D., eds., *The Research Interview : Uses and Approaches*, London : Academic Press.

RICHARD, *Guide du voyageur en Italie*, 1846, 10<sup>e</sup> éd.

RORTY, R., 1980, *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton UP.

SIMONS, H.W., ed., 1987, *The Rhetorical Turn : Invention and Persuasion in the Conduct of Inquiry*, Chicago : Chicago University Press.

STOCKING, G.W., 1983, « The Ethnographer's Magic. Fieldwork in British Anthropology from Tylor to Malinowski », in Stocking, G.W. ed., *Observers Observed. Essays on Ethnographic Fieldwork*, Madison : University of Wisconsin Press, 70-120.

TOPALOV, C., 1991, « La ville "terre inconnue", l'enquête de Charles Booth et le peuple de Londres, 1886-1891 », *Gèneses*, 5, 5-34.

URRY, J., 1984, « A History of Field Methods », in Ellen, R.F., ed., *Ethnographic Research*, New York : Academic Press.

VALERY, P., *Voyages historiques et littéraires en Italie, 1831-33*, 5 v.

VAN MAANEN, J., 1988, *Tales of the field : On Writing Ethnography*, Chicago : University of Chicago Press.

WIEDER, D.L., 1980, « Behavioristic Operationalism and the Life-World : Chimpanzees and the Chimpanzee Researchers In a Face-to-Face Interaction », *Sociological Inquiry*, 50, 3/4, 75-103.

WOOLGAR, S., 1988, « Time and Documents in Researcher Interaction : Some Ways of Making out What is Happening in Experimental Science », in Lynch, M., Woolgar, S., eds., *Representation in Scientific Practice. Human Studies*, 2-3, 171-200.